

Chapitre I – Châteaux et résidences officielles

Hohenschwangau

« Là-haut, sur les cimes pures, l'âme est plus proche du Créateur ; ici tout est plus beau et plus noble que dans la fumée des villes, là où ne peuvent siéger les joies véritables... »

Ainsi s'exprimait Louis II de Bavière le 27 août 1868 dans une lettre adressée à son ancienne gouvernante, et vraiment rien ne peut mieux résumer les aspirations du roi que son désir de se rapprocher des montagnes de son enfance, synonyme pour lui de liberté absolue. À l'opposé se trouve Munich et sa grisaille, la politique, les ragots, les flagorneurs en tout genre, la Cour et la famille royale, ses luttes intestines.

Bref, tout ce qui fait horreur à Louis II.

À peine arrivé dans sa capitale pour les deux longs séjours annuels qu'il est contraint d'y effectuer, il ne pense déjà qu'à repartir au plus vite vers son bien-aimé haut pays bavarois, vers l'Allgäu et ses pâturages, vers ces villages pimpants, vers ces sommets vertigineux dont certains, au Tyrol, sont coiffés de neiges éternelles, vers sa population rude mais honnête et fidèle, vers le « haut pays du cygne » enfin, théâtre des jours heureux de ses étés d'enfant, puis d'adolescent. Une contrée chargée de l'histoire des chevaliers qui avaient pour mission de surveiller depuis les contreforts les frontières autrichiennes ; et puis, Lohengrin, le Chevalier au Cygne, le fils glorieux de Parsifal serait même venu ici selon la légende, comme son histoire peinte sur les fresques du château en témoigne.

Le vieux château féodal des seigneurs de Schwanstein avait été reconstruit et restauré par Max II, le père de Louis ; et encore prince héritier du trône bavarois il y avait vécu les moments les plus heureux de sa vie, au point que – même devenu adulte – il y reviendra toujours et qu'il en fera le point central de toutes ses pérégrinations à travers la campagne de son royaume.

Louis aimait autant le château que le hameau au sein duquel il s'élevait. Et la population locale le lui rendait bien, ce qui était une tradition bien établie, comme en témoigne ce récit du journal local de Füssen :

Les relations autrefois entre la noblesse et les habitants de Hohenschwangau étaient particulièrement détendues. Un jour la famille royale fit la connaissance de la famille Müller, établie à Schwangau de longue date. Michael Müller vécut avec sa famille jusqu'en 1805 près de l'actuelle banque de Schwangau et il exerçait la profession de sellier à l'ancienne administration de l'électorat bavarois. Cette année-là il déménagea au numéro 100 de l'actuel hôtel Müller à Hohenschwangau pour s'y établir définitivement. Le fils aîné de Michael Müller – Mang Anton Müller – était propriétaire de l'Alpenrose et possédait aussi le droit de puisage pour l'eau potable de Schwangau. Mang Anton Müller à l'âge adulte fit alors la connaissance du jeune prince Louis. Comme il était connu dans toute la région pour être le meilleur nageur, il fut donc prié par la

reine Marie d'initier son fils à la natation. Ce qu'il fit avec enthousiasme. Plus tard, le roi Louis II était connu pour être un excellent nageur qui pouvait traverser l'Alpsee dans les deux sens.¹

L'une des plus célèbres biographes de Louis II, Luise von Kobell, et qui avait été l'épouse d'un secrétaire du roi (August von Eisenhart) rapporte le récit de son père, dignitaire en service auprès de Max II :

J'avais été invité par le roi Max II à Hohenschwangau pour la chasse qui se déroulait chaque jour dans la bonne humeur, et le soir nous dînions tout en conversant avec animation.

On ne voyait les princes royaux qu'exceptionnellement.

Lors d'un jour sans chasse, je me rendis dans le jardin du château pour faire une promenade, et par hasard je tombais à l'endroit où jouaient les deux princes. Soudain le prince Louis s'élança sur le parapet en pierre de l'escalier du château et sauta dessus. Je lui fis remarquer qu'il risquait de tomber, ce qui eut pour effet de lui faire redoubler la témérité de ce saut, et de surcroît sur le bord le plus à l'extérieur. Alors ma conscience et le sens du devoir, en plus de ma peur pour lui, fit que j'attrapais le prince héritier sous les bras et le posais sur le sol. Il me regarda fièrement et continua de jouer avec le prince Otto sans plus s'occuper de moi.

En tant que roi il fut toujours bienveillant envers moi, mais lorsqu'un jour je lui rappelais cet événement, il dit : « Oui, autrefois vous m'avez touché ».²

Monsieur von Kobell père avait donc pu faire l'expérience un peu frustrante de l'opiniâtreté du futur roi, proverbiale par la suite, et de sa tendance à la provocation. La remarque ultérieure de Louis II : « Vous m'avez touché ! » a forcément dû frapper Kobell car il ne se doutait certainement pas que le roi avait une si bonne mémoire et, il faut le dire, une rancune aussi tenace. En effet, Louis est extrêmement tatillon sur le chapitre de sa dignité royale et ce contact physique – même s'il avait été dicté par la bienveillance et la prudence – signifiait pour lui que cet homme avait manqué à la retenue et à la distance qu'il estimait lui être dues, même en pareille circonstance. Ceci étant, il se peut aussi que Louis ait pris un malin plaisir à mettre Kobell mal à l'aise, car lors de ses excursions en montagne, parfois non dépourvues de dangers imminents, Louis avait accepté sans sourciller à maintes reprises la main secourable de tel ou tel montagnard...

Dans les années 1850, Hohenschwangau fut administré – c'est-à-dire surveillé et entretenu – par la famille Schramm, comme le relate le récit suivant :

C'était le 1er janvier 1850, lorsque Franz Schramm prit ses fonctions d'officier royal à la Cour et de gardien d'Hohenschwangau en lieu et place d'Heinrich Boenell qui devint portier de chambre à Munich. Franz Schramm fut engagé alors que Max II ne résidait au château en tant que roi que depuis seulement deux ans. Il était six heures du soir quand Franz Schramm atteignit ce jour-là Hohenschwangau et communiqua son arrivée.

(...)

Dès sa venue, Franz Schramm fut examiné par le jeune prince Louis qui n'avait alors que quatre ans et demi. Durant la jeunesse de Louis, la famille Schramm joua un rôle non négligeable. Les parents et leurs trois fils Max, Franz et Peter avaient pris leurs quartiers à la brasserie de Hohenschwangau et avaient fréquemment droit à la visite des prince Louis et Otto. La raison

¹ *Füssener Heimat Zeitung* n°57, 08/1993

² Luise von Kobell, *Unter den vier ersten Könige Bayerns*, vol. 2, C.H. Beck'sche Verlagshandbuch, 1894, p.236.

n'était pas seulement le plaisir de jouer avec les fils du gardien (le jeu préféré : le prince Louis jouait le roi, Otto et Max Schramm faisaient les sujets et les domestiques).

Influencé par le modèle grec, il était connu que le roi Max II était adepte d'une éducation sévère. Ainsi, sur son ordre, ses deux fils ne devaient jamais manger à satiété pour s'endurcir et ne pas sombrer dans la décadence. C'était donc la raison supplémentaire pour les princes de s'éloigner le plus souvent possible et de se montrer auprès des familles de Hohenschwangau dont ils recevaient toujours quelque chose à manger. Leur adresse préférée était l'appartement du gardien dans l'actuelle Alpestrasse 25.

Une amitié pleine de confiance se développa alors avec les Schramm. Le prince Louis, avide de connaissances, accompagnait aussi très souvent Franz Schramm lors de ses tours de garde dans le château. Celui-ci était effectivement connu pour s'être familiarisé au fil du temps comme personne avec l'histoire et les légendes du château. Franz Schramm racontait au jeune Louis toutes les histoires mystérieuses du lieu, la saga des chevaliers de Schwangau, et les légendes germaniques.

(...)

La relation amicale entre Louis et le gardien Franz Schramm se prolongea même après son accession au trône en 1864. Schramm resta gardien du château depuis les quatre ans du prince Louis jusqu'à sa mort en 1886, puis encore quatre ans après.³

Une légende tenace voudrait qu'enfant, Louis n'ait jamais eu de camarades de jeu. Noircir un peu plus ses jeunes années permet sans doute de renforcer l'image légendaire du roi misanthrope, si chère à tant de personnes, mais qu'il n'était réellement qu'à Munich, la « mal-aimée ».

En effet, à Hohenschwangau et dans les autres résidences d'été de la famille royale, les deux princes jouissent d'une liberté plus grande que dans la capitale. Même s'ils se soumettent toujours au programme d'étude exigeant imposé par Max à ses fils (reproduisant ainsi son propre parcours, prescrit par son père Louis Ier) tout se passe avec plus de souplesse et surtout dans un décor enchanteur qui a le parfum délicat des vacances et des jeux en plein air.

Lorsque les cousins de la famille ne sont pas présents, comme on l'a vu ici, les deux princes s'accommodent fort bien de la fréquentation des fils du gardien Schramm, ou de tout autre membre du personnel. Écouter les histoires, partir en promenade, pêcher, nager et courir manger un morceau chez les braves gens du hameau constituait un mode de vie plein de charme, dont la nostalgie et la puissance d'évocation seront toujours bien vivants dans le cœur de Louis II. Fidèle en amitié, il maintiendra durant sa vie ce lien si précieux avec les jours heureux de son enfance, et avec ceux qui lui rappellent le bon vieux temps.

Le symbole le plus fort de ce lien reste naturellement l'ancienne gouvernante de Louis II, Sybille Meilhaus, plus tard baronne Léonrod, avec qui il entretient une correspondance régulière et à qui il ouvre son cœur avec sincérité et affection. Âgé de neuf ans, il écrit ainsi depuis son lieu de vacances préféré :

Chère Meilhaus !

Je te remercie pour ta chère lettre et je me réjouis que tu penses toujours à moi. Je conserverai les petites fleurs comme un amical souvenir de toi. Otto et moi nous sommes en bonne santé et nous nous amusons bien. Tous les jours nous faisons de belles promenades avec

³ Füssener Heimat Zeitung n°57, 08/1993

le comte La Rosée, nous cueillons des fleurs, nous pêchons dans l'Alpsee et nous chassons les papillons. Dimanche nous avons vu la procession de la Fête Dieu à Füssen. J'ai quotidiennement mes heures d'études comme à Munich. Maman te remercie pour la lettre et te donne le bonjour. Le comte La Rosée te remercie pour le salut et fait de même en retour avec amitié, tout comme Monsieur Klab⁴...⁵

Les personnes mentionnées par Louis dans sa lettre ont évidemment une grande importance dans sa vie d'alors, mais aussi dans un avenir plus lointain. Klab est l'instituteur de Louis envers qui il manifeste une obéissance docile. Le comte Théodor Basselet de La Rosée, souvent brocardé pour son nom aussi fleuri, est un éducateur militaire qui prend auprès du jeune Louis la place qu'occupait Sybille jusqu'à ses huit ans. Au début c'est un déchirement, puis le conflit laisse place à un respect mutuel et à une relation non exempte parfois de tensions et de rapports de force. Pour clore son parcours d'études, La Rosée avait remis en son temps un rapport d'éducation à Max II au sujet de son élève. Ce bilan exprimait les grandes facultés et les dispositions naturelles exceptionnelles du futur roi, mais mettait aussi en évidence la crainte que lui inspiraient pour l'avenir la sensibilité et l'imagination de Louis. Devenu roi, en mars 1864, Louis se rendra au chevet de La Rosée mourant qu'il nommait alors son « vrai père ». Après la disparition de Max II, le décès de ce précepteur qui avait eu la charge de son éducation pendant dix ans marquait décidément pour le jeune homme la fin d'une époque bénie et une entrée brutale dans l'âge adulte.

À Hohenschwangau, l'une des plus grandes joies de Louis et de son frère consiste à suivre leur mère Marie dans ses randonnées alpestres dont elle lance d'ailleurs la mode. Bien qu'étant prussienne de naissance, la reine tombe immédiatement amoureuse du paysage alpin et de son relief romantique. Son grand bonheur est d'emmener avec elle Louis et Otto à la découverte de la montagne, en l'absence du roi Max son époux, fréquemment absent pour cause de cure ou de voyage. Le jeune prince héritier écrit ainsi le 22 août 1857 à son grand-père, le roi Louis Ier :

Lundi dernier nous sommes arrivés ici, après être restés durant huit jours à Nymphenburg. Au début, le temps n'était pas propice aux grandes sorties. Mais hier, il faisait à nouveau beau, et à notre plus grande joie nous avons pu escalader le Säuling. Nous avons quitté Hohenschwangau avec mère à 9h30, et nous avons atteint le sommet à 13h d'où nous avons une vue magnifique. Entre autres, on peut voir Munich et l'Ortlerspitze. À 16h, nous nous sommes remis en route et à 19h nous étions à nouveau dans la plaine, sans qu'Otto lui-même ne se sente fatigué...⁶

La générosité de Louis II a toujours été reconnue à l'unanimité, quoique commentée diversement selon qu'il s'agissait des adversaires ou des partisans du roi, et bien sûr selon la qualité du destinataire de ses largesses. Jamais Louis II ne s'est montré ingrat ou oublieux d'un service même minime qui lui avait été rendu.

⁴ Il s'agit d'un professeur de Louis.

⁵ Gisela Haasen, *Ludwig II. Briefe an seine Erzieherin*, Bruckmann, 1995, p.13, lettre du 20/06/1854

⁶ Elisabeth Fontaine-Bachelier, *Louis II de Bavière, étude d'une vie*, 2004, p.33.

Ainsi en témoigne cette anecdote survenue dans les environs de Hohenschwangau alors qu'il était encore prince héritier :

Une histoire raconte qu'un jour une pauvre femme avait demandé une petite aumône au prince Louis dans les environs de Hohenschwangau. Comme Louis n'avait pas d'argent sur lui, il demanda à son adjudant Leinfelder de lui prêter « la pièce » (5 Pfennig).

Dix ans plus tard, Louis demanda soudain au fonctionnaire royal s'il se rappelait qu'il lui devait de l'argent. Leinfelder objecta énergiquement. Mais Louis lui fit la surprise d'une épingle de cravate, sertie avec une perle de la grosseur de la pièce qu'il lui avait prêtée. Comme le roi remarqua bientôt que Leinfelder ne portait jamais l'épingle, il l'interrogea. L'homme admit qu'il n'aimait pas les bijoux. Alors Louis lui pria de lui dire ce qui lui ferait plaisir.⁷

Toute la délicatesse et la sensibilité de Louis s'exprime dans les présents qu'il aime faire, non dans le but de se faire apprécier, mais uniquement pour le bonheur de lire la joie et le plaisir sur les traits de la personne distinguée. Ce témoignage montre également que Louis était réellement concerné par le choix des cadeaux et surtout qu'il ne s'agissait pas de présents impersonnels. En effet, il lui importait véritablement que le cadeau corresponde aux goûts individuels du destinataire ainsi que le démontre l'épingle à cravate de Leinfelder.

La vie à Hohenschwangau se caractérise par sa simplicité rurale et la proximité de la famille royale avec le peuple. Ainsi, la reine Marie fait placer dans la cour du château plusieurs rouets, et avec ses dames de compagnie elle file la laine et réalise des vêtements et du linge pour les nécessiteux. Pendant ce temps, les accompagnateurs et précepteurs des princes leur font la conversation, tandis que Louis et Otto se tiennent derrière le groupe, dans l'encadrement des fenêtres de l'aile des princes – leurs appartements réservés – et sourient au photographe Joseph Albert, venu pour immortaliser ces instants de joie simple et d'insouciance.

Louis écrit le 22 août 1861 à Louis Ier :

Nous passons ici très agréablement nos vacances, et nous employons les belles journées pour faire des excursions ou pour pêcher dans l'Alpsee dont la douce eau claire nous est très agréable pour nager... J'ai récemment pris un brochet de quatre kilos, ce qui m'a beaucoup réjoui et que j'ai fait photographier par Albert qui se trouvait là justement.⁸

Cette photographie nous est parvenue et nous pouvons voir le prince héritier, vêtu d'un costume trop large et d'un chapeau mou, lever fièrement sa prise tandis que derrière lui, debout dans une encoignure de fenêtre, un précepteur du prince sourit avec bienveillance, dans une pose naturelle et détendue.

Jamais de sa vie Louis II ne pourra s'intéresser à la chasse, car pour des raisons humaines et philosophiques autant que de sensibilité, l'idée de tuer un animal pour le plaisir lui est insupportable. En revanche, il aime le calme et le recueillement que lui procure la pêche à la ligne. Il la pratique volontiers dans l'Alpsee, le lac splendide en contrebas du château. Cette activité propice à la

⁷ Alfons Schweiggert, *der Kronprinz, Kindheit und Jugend König Ludwigs II. von Bayern*, Turmschreiber Verlag, 1995, p.167.

⁸ *Étude d'une vie*, op. cit. p. 33.

méditation et à la réflexion lui convient à merveille, d'autant qu'il en profite systématiquement pour emmener ses livres préférés et parfaire ainsi sa culture :

Nous sommes enfin à Hohenschwangau ! Tu peux imaginer combien nous sommes heureux ici, il y a huit jours que nous sommes là. Le temps est splendide, propice aux promenades, à l'équitation, la pêche et la baignade.

Nous pêchons tous les jours, l'un dans l'Alpsee, l'autre dans le Schwansee. J'attrape presque à chaque fois un brochet, Otto en a pêché un hier d'une taille incroyable de treize livres⁹ ! Je lis maintenant toujours pendant que je pêche, ce qui s'accorde parfaitement. La trilogie de Wagner : *L'Anneau du Nibelung* est magnifique, je vais la terminer aujourd'hui. À 15 h nous mangeons avec mère, les dames et deux messieurs, père n'est pas encore ici, après déjeuner nous faisons une promenade, puis nous prenons le thé, ici ou là, à l'extérieur. Pour revenir de la Schweizerhaus [l'actuelle Bleckenau], j'étais à cheval devant la voiture, ce qui m'a beaucoup plu. Otto joue même le *Chœur des Pèlerins* de *Tannhäuser* ! Magnifique !¹⁰

Il écrit également le 10 août 1863, toujours à sa chère gouvernante :

L'Alpsee est merveilleux à l'aube, lorsque le brouillard se dissipe et que le château apparaît dans toute sa splendeur. Déjà à 8h30 du matin tout en pêchant j'ai lu dans *L'Histoire de la Philosophie* sur Socrate. Tous les jours nous faisons de belles promenades. Espérons que nous resterons encore quelques temps ici, c'est magnifique ! Imagine, nous sommes retournés pour la première fois depuis notre tendre enfance au Gypsmühle¹¹. Les souvenirs de jeunesse surgissent à nouveau en moi. Les beaux jours durant lesquels nous vivions ici avec toi. Et tu te rappelles aussi combien nous buvions souvent du lait là-bas ? Les papillons sont aussi nombreux qu'autrefois.¹²

À la veille de sa majorité, Louis est déjà nostalgique de l'enfance. Instinctivement, il sent bien qu'il est désormais à l'aube d'une nouvelle étape importante de son existence, même s'il ne peut imaginer quelle lourde charge va s'abattre sur lui plus de six mois après son anniversaire. Louis ne peut se douter, et personne dans son entourage non plus, que Max II décédera brutalement et de manière inexplicable le 10 mars 1864, laissant le trône à son fils aîné âgé d'à peine dix-neuf ans. Pour le moment, peu avant ses dix-huit ans, Louis pense seulement qu'il va désormais fréquenter l'université à Munich – fini les précepteurs – qu'il va désormais recevoir ses propres audiences, pouvoir se promener seul en ville, et faire face à de nouvelles responsabilités destinées à le préparer progressivement à son futur métier de roi. Rempli d'une joie à peine teintée d'une légère appréhension de l'avenir, Louis consigne donc dans son journal le jour de sa majorité :

Mardi 25 août, jour de ma majorité, quel bonheur de le passer ici ! Me suis levé à 4 h 30, ensuite sur le toit, ai pêché dans l'Alpsee, lu dans le discours d'Adieu dans le livre sur Faust, dans *L'Anneau du Nibelung*. On a tiré très tôt, les montagnes riaient joyeusement, le temps était magnifique, il brillait majestueusement, le Soleil ressemblait aux étoiles, brochet de neuf livres et demie, cadeau de l'Alpsee, ensuite deux livres et demie, ai pêché jusqu'à 7 h 15, félicitations, reçu du comte une tête de lion, de Orff et de madame de Léonrod un journal, ensuite des poèmes, de

⁹ Environ 6,5 kg !

¹⁰ *Étude d'une vie*, op. cit. p. 41-42, lettre à Sybille du 23/07/1863

¹¹ Ce moulin existe encore et se situe en contrebas de la Pöllat, tout près de Neuschwanstein.

¹² Haasen, *Briefe*, op. cit. p. 38.

tante Auguste une serviette avec les corbeaux de Schwind, reçu des parents le dernier gâteau, dix huit bougies, malheureusement les dernières ! Tasse, images, encrier, épingle avec un cygne, montre, couverts, félicitations des garçons d'écurie, finalement d'eux les petits anges que j'avais désirés, petit déjeuner au chocolat, balcon, vieilles dames, plus tard femmes de chambre, officiants, Steininger, Kolb, Dufflipp, Schleiss, Bergmann, comtesse Maldegem, Riedel, Mund, 11 heures, les habitants de Füssen dans la Salle des Héros, bain, livres d'Otto, vases, tasse, 13 h 30, la députation de Munich, Steindorf, encore huit, Steindorf, Ackenrod, Nöhring, Dominik m'a dit de me rendre digne des ancêtres et d'assurer la prospérité de Munich, repas, les messieurs, aussi Steininger et Schleiss à table, tous joyeux, bientôt après dans la Schweizerhaus, monté Bélisar, Schweizerhaus illuminée, retour au clair de Lune, doux et beau d'une lueur étincelante. Écuries très bien illuminées, les gens si braves ! Souper, encore sur le toit, clair de Lune magique, bercé par un très grand bonheur !¹³

Oui, pour Louis, le vrai bonheur est ici dans le cher et poétique Hohenschwangau, au paysage si changeant selon les saisons et même proche d'une vallée du cachemire comme l'avait fait remarquer le valet de son oncle Waldemar avec qui il s'était rendu en Inde. Louis n'avait certes pas pu juger personnellement de cette similitude mais l'hindouisme l'attirait irrésistiblement, et il notait ainsi en octobre 1863 au sujet du château de son enfance :

Un véritable parfum oriental y souffle et me transporte dans la Vallée des Roses avec l'Himalaya dans la pièce *Lalla Rookh*.¹⁴

Après la mort du roi Max, la mère de Louis II vécut la majeure partie de son veuvage à Hohenschwangau. Elle s'y retira afin d'apaiser sa douleur car ce lieu avait pour elle la couleur heureuse des débuts de son mariage, quand Max lui faisait découvrir les environs dans une calèche qu'il conduisait lui-même, ou encore à pied, lors de parties de chasse ou d'excursions à travers le site grandiose des montagnes. Max et Marie éprouaient un amour égal pour le haut pays bavarois, un amour transmis à Louis et qu'il gardera chevillé au corps jusqu'à sa mort tragique. Marie, devenue désormais la reine-mère par la volonté de son fils, passait donc le temps en examinant notamment le vieil inventaire du château et elle notait tout ce qui pouvait être encore utilisé ou ce qui devait être écarté. Elle montait dans le grenier du château et faisait de nombreuses découvertes qu'elle tenait à montrer à Louis. Marie en profitait pour l'assurer du bonheur que lui procurait sa présence fréquente à Hohenschwangau, ainsi que celle de son frère Otto. « Pour toutes les maisons que le Seigneur a bâties, je me dis que la bénédiction des parents bâtit les maisons des enfants », disait-elle.

Immédiatement happé par les affaires de l'État après son accession au trône, Louis II considère comme vitales les excursions à cheval qu'il peut s'autoriser de temps à autre dès qu'il se trouve dans le « Haut Pays du Cygne. » Louis peut ainsi conjuguer dans un site qu'il aime passionnément son goût pour la nature et son

¹³ Marianne Wörwag-Parizot, *Sa Majesté le roi Louis II de Bavière, vie et mort d'un prince de la paix vaincu par les intrigues*, éditions du Montsalvat, 1996, p. 23.

¹⁴ Haasen, *Briefe*, op. cit. p.30. Pour les détails sur *Lalla Rookh*, voir le chapitre V, *Schluxen*.

amour des chevaux. Ainsi, le peintre Friedrich Wilhelm Pfeiffer¹⁵ qui peignit à la demande du roi ses plus beaux destriers et qui, par sa fréquentation avec le personnel des écuries, avait accès à certaines choses tenues secrètes raconte dans un manuscrit l'anecdote suivante survenue dans les années 1860-70 :

Un magnifique petit pur-sang brun était alors le préféré du roi. Le valet d'écurie qui devait conduire les chevaux devant le chevalet de l'artiste – souvent posté en lisière de forêt – raconta l'histoire suivante sur l'instinct inhabituel des animaux.

Lors d'une belle soirée d'été, Louis II fit seller sa noble monture et galopa plusieurs heures durant accompagné par un écuyer depuis Hohenschwangau jusque dans la forêt. Soudain il lui sembla qu'il serait plus pittoresque de retourner au château par un autre chemin, riche en vues romantiques, mais impraticable à cheval. Comment faire ? L'écuyer qui avait confiance dans l'intelligence de la monture préférée du roi eut l'idée de laisser l'étalon rênes longues et de le diriger le nez vers l'écurie, il reconnaîtrait le chemin. Et le cheval de l'écuyer suivrait sans aucun doute son camarade. Vu la solitude de la région et les habitudes paisibles des montagnards, ni le roi ni son écuyer ne craignaient que les animaux ne croisent de bandits de grand chemin. Le monarque, tout à son humeur romantique, en attente des beautés de la nature encore embellie par la lumière du clair de Lune qu'il affectionnait tant, obtempéra volontiers à la proposition de son valet. Celui-ci prépara la selle et les sangles des animaux, défit les rênes, et les conduisit quelques mètres sur le chemin du retour de sorte que leurs naseaux roses se tournent vers l'écurie. Il donna au courageux petit cheval bai un léger coup avec sa badine et hue ! L'animal futé et son compagnon se mirent en route joyeusement vers Hohenschwangau.

Tout se déroula à la satisfaction du roi et, accompagné de son écuyer, il prit le chemin du retour en passant par les hautes et fraîches clairières scintillantes sous le clair de Lune.

On peut imaginer la frayeur du personnel lorsque surgirent des profondeurs de la forêt les deux chevaux sans leurs cavaliers, et ni le roi ni l'écuyer ne les suivaient ! Grande agitation au château ! Tout le monde était bouleversé et se munit bientôt de bâtons et de perches pour suspendre des lanternes et partir à la recherche des disparus. Lorsque soudain un valet – celui qui avait présenté cet animal plein d'esprit au peintre – s'aperçut que les chevaux étaient sellés pour trotter tout seuls, et que le monarque disparu avait sans doute entrepris une promenade et qu'il n'y avait donc aucune raison de s'inquiéter. Mais avant que l'on puisse applaudir à l'intelligence de cette remarque, le roi Louis sortait déjà des bois suivi par son écuyer.¹⁶

Mais ce cheval prodigieux n'en resta pas là. Il eut son heure de gloire un peu plus tard, à Linderhof, comme le relate encore Pfeiffer :

Pour en revenir sur les facultés du petit étalon, racontons encore cette anecdote caractéristique de l'intelligence de cet animal. L'écuyer dont il était question plus haut avait estimé devant le roi que ce cheval était si adroit qu'il serait capable de grimper les escaliers du château et de rendre une petite visite au souverain dans ses appartements. Louis n'y croyait pas, mais au bout de quelques jours, alors qu'il soupait seul dans son salon d'apparat, le valet de service annonça : « L'ami Soliman – le pur-sang arabe – est dans l'antichambre et sollicite une audience ». Sa Majesté ordonna « qu'on le fasse entrer ». Les portes à battants s'ouvrirent et le cheval téméraire, les sabots enveloppés, entra en trottant. Son regard de braise se tourna immédiatement vers les reliefs du repas, il s'approcha courageusement du savoureux dessert et l'avalait goulûment. Le roi le regardait en souriant et lui donna à la main les dernières bouchées. Une fois englouties,

¹⁵ (1822-1891).

¹⁶ *Friedrich Wilhelm Pfeiffer, Maler der Reitpferde König Ludwigs II.*, catalogue de l'exposition, Verlagsanstalt Bayerland, 1988, p. 19-20.

Soliman s'avança majestueusement vers les portes grandes ouvertes du balcon au travers desquelles pénétraient la fraîcheur et l'air embaumé de la nuit. L'étalon ouvrait grand les naseaux, allongeait sa noble tête avec curiosité dans l'air nocturne, et flairait le foin odorant de la prairie à ses pieds. Alors il secoua sa crinière ondulée et se mit à hennir vers le ciel étoilé, scintillant sous la Lune. Toutefois, dédaignant l'étiquette stricte des appartements royaux qu'il avait eu la permission de pénétrer par la haute faveur du monarque, il souleva sa superbe queue et laissa derrière lui une carte de visite à Sa Majesté qui – bien qu'elle contrastât fortement avec la dignité de ses appartements – déclencha chez le monarque un immense éclat de rire. À son appel, le valet d'écurie se précipita et, effrayé par ce qui s'était produit, voulu excuser l'animal et encore plus lui-même auprès du roi. Tous deux demeurèrent malgré tout en grâce et n'eurent à essayer aucune sanction.¹⁷

Le 25 août 1864, Louis II fêta son dix-neuvième anniversaire, le premier en tant que roi, et bien entendu cet événement familial ne pouvait se dérouler que dans le château bien-aimé, déjà le théâtre des jours heureux des célébrations de sa majorité. Près de six mois après avoir pris la succession de son père, Louis est véritablement épuisé par le rythme effréné de travail qu'il s'impose. C'est qu'il veut si bien faire... Mobilisant toutes ses facultés intellectuelles et physiques, il se jette littéralement dans la mêlée, acharné et opiniâtre, pour ne pas se faire dévorer par ceux qui pariaient déjà sur son inexpérience et son échec, pour s'imposer en tant que monarque d'un État stratégique sur le plan géopolitique. C'est pourquoi ces pauses, ces retours en arrière sur les lieux de son enfance sont si importants, comme en témoigne cette lettre du 27 août 1864, adressée à sa chère Sybille :

La veille de mon anniversaire de nombreux feux ont scintillé sur les montagnes, et dans la vallée, et les maisons au pied des sommets étaient joliment décorées et illuminées. J'ai malheureusement dû, à cause de ma gorge qui va toutefois bien mieux, passer la majeure partie de la fête dans ma chambre. Ce soir le roi de Prusse vient passer une journée ici. À présent se posent à moi fréquemment d'importantes questions. Mon intérêt et mon amour pour ma nouvelle fonction augmentent sans cesse. Je remercie le Seigneur de m'avoir confié une charge qui me donne le devoir de porter pour le bien des autres leurs soucis. Peut-être que tu seras intéressée de savoir comment j'ai aménagé ma chambre à coucher ! (Dans laquelle sont peintes des scènes du Tasse et de sa *Jérusalem délivrée*) Tu te souviens peut-être que sur le plafond bleu qui représente le firmament on a peint des orangers. Pour me donner une illusion encore plus parfaite, comme si je me trouvais à l'extérieur, j'ai fait installer dans la chambre une source avec de l'eau véritable qui a fort belle allure. Et le tout sans la moindre humidité dans la pièce. Une Lune artificielle est également en chantier, et des orangers sont prévus afin que l'illusion et l'impression soit des plus agréables au spectateur.¹⁸

Déjà préoccupé de mise en scène et de décoration, Louis II aménage à son goût sa chambre à coucher qui, avant d'être la sienne, fut celle de son père. Partout où il se rend, le roi veut profiter d'un coin de nature, même recrée artificiellement.

À Hohenschwangau, véritable laboratoire de ses réalisations futures, Louis II se fait architecte paysagiste – un art très en vogue au 19^{ème} siècle – mais aussi régisseur de théâtre, décorateur. Il loue également la prouesse qui permet à la pièce

¹⁷ Pfeiffer, catalogue, op. cit. p. 19-20.

¹⁸ Haasen, *Briefe*, op. cit. p. 53.

de rester sèche, car le roi est aussi un mécène de la technique et de l'innovation, en particulier quand celle-ci est au service du *Beau*, du *Noble* et du *Bon*.

Le 27 septembre 1864, le ministre de la Justice Eduard von Bomhard¹⁹ relate dans ses notes sa première entrevue avec le nouveau souverain à Hohenschwangau :

L'adolescent de dix-neuf ans, auréolé par le charme d'une beauté juvénile, noble de visage et d'allure, doté d'une abondante chevelure brune, avec des yeux magnifiques pleins d'âme et d'esprit, portait un costume noir solennel et l'étoile de l'Ordre sur la poitrine. Il ouvrit la fenêtre avec ces mots : « Regardez d'abord ma vue ! », et il me montra le paysage grandiose. Il parla avec moi des principales charges du ministère de la Justice – visiblement instruit par son secrétaire de cabinet – car il montra une connaissance surprenante. Il savait aussi parfaitement bien susciter mon point de vue sur telle ou telle question, et tout particulièrement sur les points politiques importants à l'ordre du jour. Il m'apparut bientôt que de temps à autre, alors que toute sa personne semblait affable et bienveillante, il dirigeait soudain ses yeux vers le haut et prenait un air sombre, avec un regard sérieux presque sévère qui balayait autour de lui ; ce qui contrastait totalement avec l'apparition juvénile pleine de charme. Je pensais : « Dieu fasse que si deux natures combattent en cet adolescent – ce qui m'apparut après ce premier entretien – que ce soit la bonne qui « triomphe ». »²⁰

Bomhard est visiblement impressionné par l'intelligence du roi qu'il avait sous-estimé ; néanmoins, ce vieux briscard de la politique est dérouté : ce jeune homme ne correspond décidément à aucun schéma connu tant par sa surprenante beauté – alliée à des facultés intellectuelles hors-pair – que par cette personnalité qu'il tente de réprimer et qui par instant transparait, laissant place à une gravité fugace, presque une inquiétude.

Louis n'a jamais été ni insouciant ni futile ; en tout cas, si sa nature ne le porte pas à la légèreté, son destin précoce ne lui a pas non plus laissé le temps de profiter de sa jeunesse, contrairement à ses prédécesseurs. Il se sait jugé par ces hommes qui ont l'âge d'être son père et qui, eux, ont l'expérience de la vie et de la politique.

Cette « seconde nature » dont parle Bomhard presque avec crainte au sujet de Louis II, n'est que la manifestation du sentiment écrasant de la charge qui est désormais la sienne, et aussi de la méfiance naturelle que lui inspirent ces ministres pour la plupart transfuges d'un autre règne, et qui jusque là le méprisaient secrètement pour ses goûts littéraires et musicaux, pour son aversion de la chasse, pour son apparente indifférence aux affaires de l'État. Dans le fond, ce qui inquiète vraiment Bomhard c'est qu'il s'aperçoit qu'il s'est lourdement trompé sur Louis et qu'il a eu tort de se fier aux apparences. Il sent, il a compris, que ce jeune homme n'est et ne sera pas la marionnette espérée, la cire molle dans les mains des ministres de la Cour. Il faudra non seulement compter avec lui mais s'en méfier car il cache son jeu. La véritable énigme de Louis II, si toutefois il y en a une, c'est qu'il ne s'est jamais trouvé là où on l'attendait et qu'il s'est toujours révélé différent des étiquettes qu'on pensait devoir lui attribuer.

¹⁹ (1809-1886). Il fut ministre de la Justice en Bavière de 1864 à 1867.

²⁰ Julius Desing, *Chronologie König Ludwigs II.*, 2002.